LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 31 MAI 1906 — No. 34

Nouvelles du District

ST. ALBERT

Nous avons cette semaine le pénible devoir d'enrégistrer la mort d'un de nos jeunes gens, Mons. Arthur Arcand, décédé samedi dernier et inhumé lundi au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. Le service fut chanté par le Rév. Père Mérer, assisté d'un diacre et sous-diacre, dans l'église de la paroisse.

Le défunt a été ravi à l'affection de ses parents et à l'estime générale des citoyens, par cette terrible maladie qui ne pardonne jamais, la consomption qui l'a emporté à la fleur de l'âge, 22 ans

La famille Arcand est la plus ancienne famille canadienne-française de St. Albert, M. Arcand, père du défunt, étant établi ici depuis vingt-six ans.

Il reste aux parents du défunt trois fils, Joseph, Alfred et Clovis.

Le COURRIER DE L'OUEST offre ses plus sincères condoléances à la famille en deuil.

Il passe beaucoup d'étrangers à St. Albert, la plupart des nouveaux colons qui se dirigent vers la rivière Pembina où les homesteads s'enlèvent rapidement.

Le Dr Gonin, vétérinaire, laissera bientôt St. Albert pour aller demeurer à Edmonton.

M. Dawson est à faire faire de grandes réparations à son magasin auquel un étage sera ajouté.

Nous apprenons que M. Geo. Deslauriers ouvrira sous peu un magasin liqueurs à St. Albert. M. Deslauriers fera le commerce du gros.

Nos cultivateurs se plaignent de ce que les vers font des dégâts assez considérables les semences.

On fait de ce temps-ci de grandes réparations à la vielle chapelle.

MORINVILLE

Plusieurs de nos villageois ont fait des plantations d'arbres fruitiers, la semaine dernière, entre autres Messieurs J. A. Ethier, H. Boissonnault, G. Chaput, A. Tellier et Jos. Couture.

Mons. P. Bouchard est à faire construire une jolie résidence dans le village.

Nos agents d'immeubles sont très occupés de ce temps-ci, voyageant d'un côté et d'un autre pour faire voir les terres aux nouveaux colons qui sont en grand nombre. Les terres se vendent $8, $10 et $12 de l'âcre.

On annonce que nous aurons bientôt un " central " pour le téléphone ici.

Nos commerçants attendent avec impatience l'arrivée du chemin de fer, attendu qu'il est très difficile de faire transporter les marchandises de ce temps-ci, alors que tous nos gens sont occupés sur leurs terres.

Mons. O. N. Lavallée est à faire agrandir et réparer son hôtel qu'il a loué de M. D. Rivet.

M.M. Paquin, Steffes et Lavallée, nous disent que le commerce des machines agricoles a été très bon ce printemps.

Mons. S. Lavallée a vendu une de propriétés à M. P. Desautels, au prix de $1000.

M. Ludger Lemire a aussi vendu deux propriétés à M. Gibault, pour la somme de $2,600

Nous sommes heureux d'apprendre par la voie des journaux que notre Curé, le Rév. J. A. Ethier s'occupe de colonisation autour de Montréal. Nul doute que ses efforts seront couronnés de succès. Nous le lui souhaitons de tout cœur, pour lui et pour nous tous Canadiens d'Alberta.

En remplissant les vides encore nombreux de nos paroisses canadiennes, avec d'autres bons Canadiens, nous d'ici aussi bien que les nouveaux qui viendront dans ces paroisses, serons mieux sous tout rapport et ça ne nuira en rien à la Province de Québec. Qu'on se le dise bien !

BEAUMONT

Monsieur Edmond Bonin et quelques amis sont allés dernièrement, faire une excursion au lac St. Joseph, à vingt milles d'ici. Ils sont revenus enchantés de leur voyage et enthousiasmés du pays visité. Il y a de beaux homesteads à prendre dans cette région.

Mademoiselle Joséphine Morneau est en promenade à Edmonton depuis quelques jours, chez son oncle, Mons. André Vient.

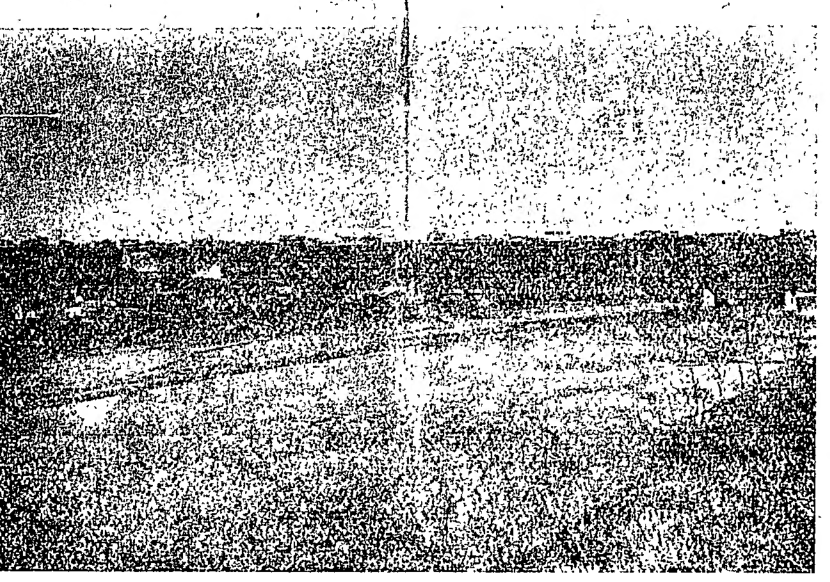
Mesdemoiselles Berthe et Ernestine Ouimet, étaient aussi à Edmonton, lundi dernier.

Quelques-uns de nos cultivateurs, ayant fait leurs semences trop à bonne heure, sont obligés d'ensemencer de nouveau une partie de leurs terres.

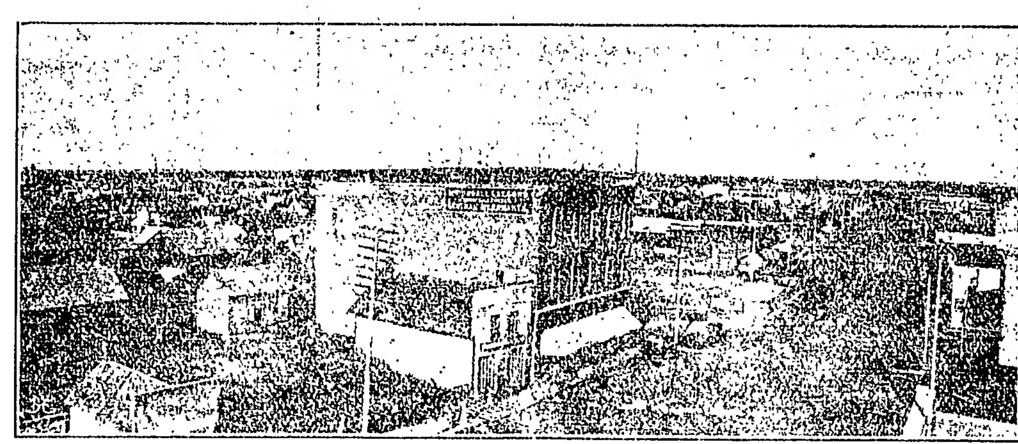
Monsieur le Curé Ouellette est parti lundi pour aller passer quelques jours à Morinville.

Les réparations au presbytère sont maintenant terminées et nous allons

Suite à la 2ième page



LA RIVIERE SASKATCHEWAN



EDMONTON

Nouvelles du District

Suite de la 1ière page

maintenant travailler à réparer notre église. Afin de prélever la somme nécessaire, nous avons décidé de faire une râfle. Une bourse de $25. sera raflée à cet effet. Pour 25 cents, on aura trois chances, 50 cents dix chances, $1.00, vingt-cinq chances. Le tirage aura lieu le 2 septembre prochain. Nous faisons donc appel à tous nos compatriotes, de près et de loin, pour qu'ils nous viennent en aide. On pourra adresser les argents offerts au Rév. Curé Ouellette, à Beaumont, Alta.

Les personnes qui voudraient nous aider en collectant parmi leurs amis et connaissance pourront obtenir des listes de Mons. le Curé.

Stony Plain étaient les hôtes du P. Lizée. Le premier, rédacteur et imprimeur du journal cris "Le Messager du Sacré-Cœur" *Kitchitwa Mitch atchimomasinoh'yan* est venu pour prendre des renseignements auprès du P. Lizée, ancien rédacteur et imprimeur de "La Croix du Lac Ste-Anne," qu'il s'est vu obligé de supprimer par surcroit de de travail.

Nous souhaitons au nouveau journaliste tout le succès que mérite une telle œuvre, car là c'est uniquement une question non pas d'argent, mais de dévouement et de sacrifices dans le but unique de faire du bien aux pauvres sauvages et de les amener à aimer et à pratiquer de plus en plus notre sainte religion.

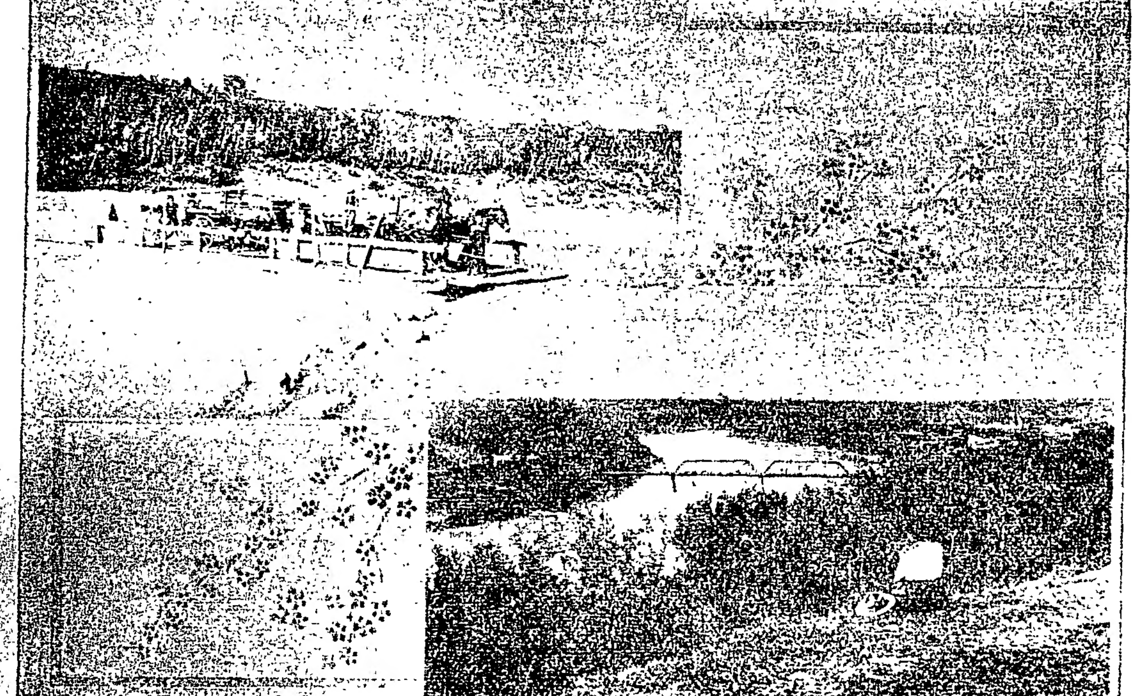
On attend la visite du Rév. Père Grandin de M. W. Gariépy et M. Bélanger, arpenteur, qui doivent arriver ici dans le courant de la semaine pour régler la question des terres parmi les métis.

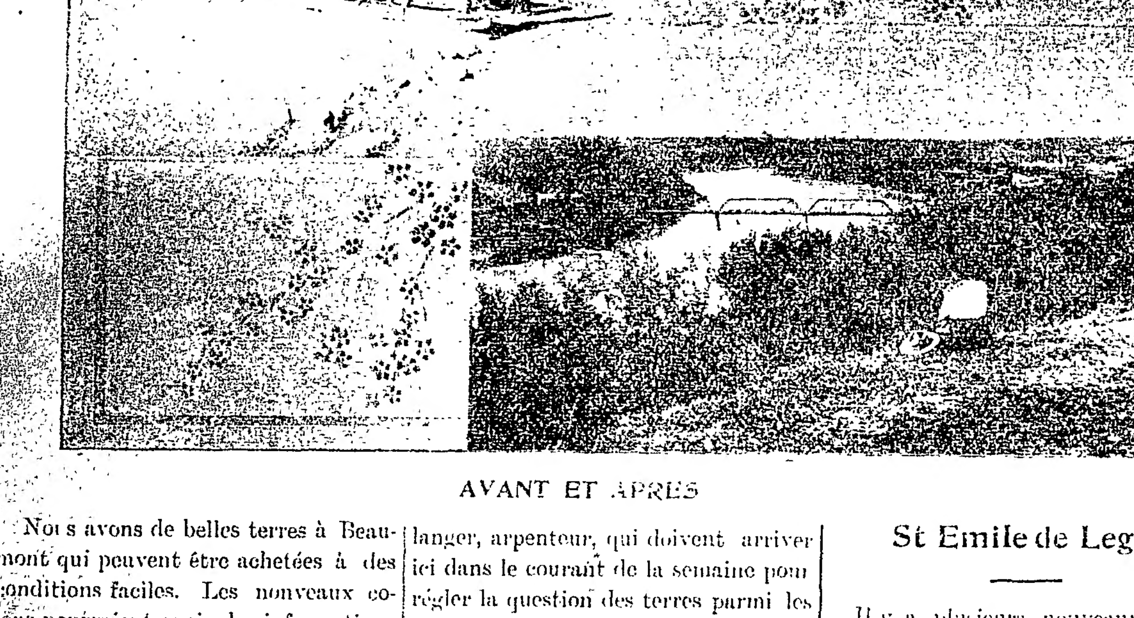
est venu passer quelques jours à la mission d'ici avec le frère Barassé.

Le Rév. Père Legoffe a été appelé à la Grande Baie, l'autre jour, pour baptiser des enfants sauvages.

A ceux qui pendant l'été ont le loisir de pouvoir faire une excursion ici et là, nous conseillerions de venir faire un tour au Lac Labiche qui est certainement un des plus beaux lacs du pays.

Il y a beaucoup de poissons, de sorte que les amateurs de pêche ont de quoi se divertir. Ceux qui n'aiment pas la pêche et préfèrent visiter les chefs d'œuvres de l'industrie humaine, n'ont qu'à visiter les camps de sauvages, autour du lac, ils seront émerveillés...





AVANT ET APRES

Nous avons de belles terres à Beaumont qui peuvent être achetées à des conditions faciles. Les nouveaux colons pourraient avoir des informations en s'adressant à notre curé ou au maître de poste, Mr Morneau.

LAC STE-ANNE

L'Hôtel Ste Anne vient de changer de main, le Dr Steele l'ayant vendu à M. M. O'Connor et Chisholm, au prix de $4,000, avec toutes les dépendances. Les nouveaux propriétaires se proposent d'en faire un hôtel tout à fait à la mode. Ils ont commandé, dit-on, une couple de canots à gazoline qui serviront aux pensionnaires passant l'été au lac.

Ils se proposent de faire l'acquisition d'une voiture automobile pour le transport des voyageurs du Lac Ste Anne à Edmonton et vicé-versa.

Jeudi dernier, les R.R. P.P. Bolter de Sacred Heart et A. J. Portier de

LAC LABICHE

Augustin Ladouceur est à faire construire un magasin ici.

La pluie qui est tombée il y a quelques jours a fait un bien incalculable par ici. La terre était très sèche et on n'augurait pas de fameuses récoltes, mais cette pluie est arrivé à temps et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Mons. J. L. Lessard, marchand, est parti pour Edmonton d'où il partira pour la province de Québec. M. Lessard sera une couple de mois absent.

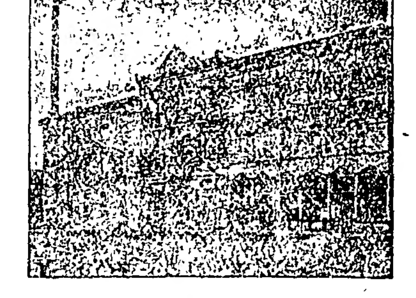
Le Rév. Père Comiré du Lac Castor

St Emile de Legal

Il y a plusieurs nouveaux arrivés ici, tous Canadiens-Français. Citons entr'autres trois frères Séguin avec leur famille, venant d'Embrun, Ont. Mr Simon Séguin a acheté l'automne dernier la propriété de J. Bte Perras, à deux milles et demi de l'église au prix de $1,500. Son frère Médéric a acheté deux propriétés voisines du village de Mr Philéas Morin, au prix de $1000. chacune. Tous les trois ont en outre pris chacun un homestead à cinq ou six milles à l'ouest d'ici.

Mr Ménésippe Massie est de retour sur sa propriété voisine de l'église. M. Massie nous quittait il y a environ cinq ans, pour cause de santé. Il était à San Francisco, à l'hôtel Del Coronado, chez son beau-frère. Il est heureux d'être revenu en son cher pays. Avec lui sont aussi arrivés, son frère et sa famille, un neveu, Mr Larose et sa famille et un beau-frère de Mr Larose.

Suite à la 3ième page



33

Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "

LE BOSSU
—OU—
LE PETIT PARISIEN
(Suite)

VII

UNE PLACE VIDE.

M. de Peyrolles, représentant peu accrédité du maître de céans, voyait son autorité complètement méconnue. Chaverny et deux ou trois autres lui avaient déjà demandé des nouvelles de son oreille. Il était désormais impuissant à réprimer le tumulte. De l'autre côté de la porte, Aurore, plus morte que vive, regrettait amèrement d'avoir quitté sa retraite. Dona Cruz riait, l'espiègle et l'intrépide. Il eût fallu pour l'effrayer bien autre chose que cela ! Elle souffla les bougies qui éclairaient le boudoir, non point pour elle, mais pour que, du salon, personne ne pût voir sa compagne.

– Regarde ! dit-elle en montrant le trou de la serrure.

Mais l'humeur curieuse d'Aurore *était passée.*

—Allez-vous nous laisser longtemps pour cette demoiselle ? demanda Cidalise.

– Voilà qui en vaut la peine ! ajouta la Desbois.

– Elles sont jalouses, les marquises, pensa tout haut dona Cruz.

Aurore avait l'oeil à la serrure.

—Cela, des marquis ! fit-elle avec doute.

Dona Cruz haussa les épaules d'un air capable et dit :

—Tu ne connais pas le cour.

—Dona Cruz ! dona Cruz ! nous voulons dona Cruz ! criait-on dans le salon.

La gitanita eut un naïf et orgueilleux sourire.

—Ils me veulent ! murmura-t-elle.

On secoua la porte. Aurore se recula vivement. Dona Cruz mit l'œil à la serrure à son tour.

—Oh, oh, oh, s'écria-t-elle en éclatant de rire, qu'elle bonne figure a ce pauvre Peyrolles !

—La porte résiste, dit Navailles.

—J'ai entendu parler, ajouta Nocé.

—Un levier, une pince !

—Pourquoi pas de canon ? demanda la Nivelle en s'éveillant à demi.

Oriol se pâma.

J'ai mieux que cela ! s'écria Chaverny, une sérénade !

—Avec les verres, les couteaux, les bouteilles et les assiettes, enchérit Oriol en regardant sa Nivelle.

Celle-ci sommeillait de nouveau.

—Il est charmant, ce petit marquis, murmura dona Cruz.

—Lequel est-ce ? demanda Aurore en se rapprochant de la porte.

—Mais je ne vois plus le bossu, dit la gitanita au lieu de répondre.

—Y êtes-vous ? criait en ce moment Chaverny.

Aurore, qui avait maintenant l'oeil à la serrure, faisait tous les efforts pour reconnaître son galant de la calle Réal à Madrid.

La confusion était si grande dans le salon, qu'elle n'y pouvait parvenir.

—Lequel est-ce ? répéta-t-elle.

—Le plus ivre de tous, répliqua cette fois dona Cruz.

–Nous y sommes ! nous y sommes ! gronda le chœur des exécutants.

Ils s'étaient levés presque tous, les dames aussi, chacun tenait à la main son instrument d'accompagnement. Cidalise avait un réchaud sur lequel la Desbois frappait. C'était, avant même qu'eût commencé le chant, un charivari épouvantable.

Peyrolles, ayant essayé une observation timide, fut saisi par Navailles et provisoirement accroché à un portemanteau.

—Qui est-ce qui chante ?

—Chaverny ! Chaverny, c'est Chaverny qui chante !

Et le petit marquis, poussé de main en main, fut lancé contre la porte. Aurore le reconnut en ce moment, et se rejeta violemment en arrière.

—Bah ! fit dona Cruz, parce qu'il est un peu gris ? C'est là la mode de la cour. Il est charmant.

Chaverny réclama le silence d'un geste aviné. On se tut.

-Mesdemoiselles et messieurs, dit-il, je tiens avant tout à vous expliquer ma position.

Il y eut une tempête de huées.

—Pas de discours ! chante ou tais-toi.

—Ma position est simple, bien qu'au premier abord elle puisse sembler...

—A bas Chaverny. Un gage. Accrochons Chaverny auprès de Peyrolles.

- Pourquoi veux-je vous expliquer ma position ? reprenait le petit marquis avec l'imperturbable ténacité de l'ivresse : c'est que la morale...

- A bas la morale.

—C'est que les circonstances...

—A bas les circonstances.

Cidalise, la Desbois et la Fleury étaient comme trois louves autour de lui. Nivelle dormait.

—Si tu ne veux pas chanter, s'écria Navailles, déclame-nous des vers de tragédie.

Il y eut de violentes protestations.

—Si tu chantes, reprit Nocé, on te laissera expliquer ta position.

—Le jurez-vous ? demanda Chaverny sérieusement.

Chacun prit la pose d'un Horace à la scène du serment.

—Nous le jurons, nous le jurons.

–Alors dit Chaverny, laissez-moi expliquer ma position auparavant.

Dona Cruz se tenait les côtes. Mais les gens du salon se fâchaient. On parlait de pendre Chaverny par les pieds en dehors de la fenêtre. Le XVIIIe siècle aussi avait de bien agréables plaisanteries.

—Ça ne sera pas long, continuait le petit marquis. Au fond, ma position est bien claire. Je ne connais pas ma femme ; ainsi je ne peux pas la détester. J'aime les femmes, en général, c'est donc un mariage d'inclination.

Vingt voix, éclatant comme un tonnerre, se mirent à hurler :

—Chante, chante, chante.

Chaverny prit une assiette et un couteau des mains de Taranne.

—Ce sont des petits vers, dit-il, composés par un jeune homme.

—Chante, chante, chante.

–Ce sont de simples couplets ; attention au refrain.

Il chanta en s'accompagnant sobrement sur son assiette :

Qu'une dame
Ait deux maris,
On la blâme,
Et moi, j'en ris ;
Mais un mâle bigame,
A mon sens, est infâme ;
Car, aujourd'hui, la femme,
Est hors de prix
A Paris !

—Pas trop mal, pas trop mal, fit la galerie.

—Oriol connait le cours du jour.

—Au refrain, au refrain.

Mais un mâle bigame,
A mon sens est infâme ;
Car, aujourd'hui, la femme
Est hors de prix
A Paris !

– Qui est-ce qui me donne à boire ? dit Nivelle en sursaut.

—Comment trouvez-vous cela, charmante ? demanda Oriol.

– C'est bête comme tout.

—Bravo, bravo.

–Mais n'aie donc pas peur, disait à la pauvre Aurore dona Cruz, qui la tenait embrassée.

—Le second couplet, Courage Chaverny.

Il continua :

A la banque
Du bon régent
Rien ne manque,
Sinon l'argent.

A cet irrévérencieux début, Peyrolles fit un haut-le-corps si désespéré, qu'il se décrocha lui-même et tomba à plat ventre.

—Messieurs, messieurs, au nom de M. le prince de Gonzague,... fit-il en se *relevant.*

Mais on ne l'entendait.

—C'est faux, criaient les uns.

–C'est vrai, clamaient les autres.

—M. Law a tous les trésors du Pérou dans sa cave.

—Pas de politique.

– Si fait.

—Non pas.

—Vive Chaverny.

—A bas Chaverny.

—Bâillonnez-le.

—Empaillez-le.

Et ces dames cassaient fanatiquement les assiettes et les verres.

– Chaverny, viens m'embrasser, cria Nivelle.

—Par exemple, protesta le gros petit traitant

—Il fait la hausse *pour nous*, grommela Nivelle en refermant les yeux ; il est gentil, ce petit marquis. Il a dit *que la femme est hors de prix* : ce n'est pas encore assez cher. Les hommes sont des métairies. Tant que je *vois un* homme garder une pistole au fond de son sac, moi, ça m'énerve.

Dans le boudoir, Aurore, le visage caché derrière ses deux mains, disait d'une voix altérée :

– J'ai froid, j'ai froid jusqu'au fond de l'âme. L'idée qu'on veut me livrer à un pareil homme ..

—Bah, dit dona Cruz, je me chargerais bien, moi, de le rendre doux comme un agneau. Tu ne le trouves donc pas bien gentil ?

—Viens, emmène-moi, Je veux passer le reste de la nuit en prières.

Elle chancelait. Dona Cruz la soutint dans ses bras. La gitanita était le meilleur petit cœur qui fut au monde ; mais elle ne partageait point du tout les répulsions de sa compagne. C'était bien là le Paris qu'elle avait rêvé.

—Viens donc, dit-elle pendant que Chaverny, profitant d'une courte échappée de silence, demandait avec larmes qu'on lui permît d'expliquer sa position. En descendant l'escalier, dona Cruz dit :

—Petite sœur, gagnons du temps ; fais semblant d'obéir, crois-moi. Plutôt que de te laisser dans l'embarras, je l'épouserais, moi, ce Chaverny.

—Tu ferais cela pour moi ? s'écria Aurore dans un élan de naïve gratitude.

—Mon Dieu, oui. Allons, prie, puisque cela te console. Dès que je pourrai m'échapper, je viendrai te revoir.

Elle remonta l'escalier, le pied leste, le coeur léger, et brandissant déjà son verre de champagne.

—Certes, murmurait-elle, pour l'obliger... avec ce Chaverny on passerait sa vie à rire.

Quoi de mieux ? En arrivant à la porte du boudoir, elle s'arrêta pour écouter. Chaverny disait d'un accent indigné :

—M'avez-vous promis, oui ou non, qui je pourrais vous expliquer ma position ?

—Jamais. Chaverny abuse de la nôtre, à la porte, Chaverny.

—Décidément, messieurs, fit Navailles, il faut donner l'assaut, la petite se moque de nous.

Dona Cruz saisit ce moment pour *ouvrir la porte.*

Elle parut sur le seuil, souriante et gaie, levant son verre au-dessus de sa *tête.*

Il y eut un long et bruyant applaudissement.

—Allons donc, messieurs, dit-elle en tendant son verre vide, un peu d'entrain. Est-ce que vous croyez que vous faites du bruit ?

—Nous tâchons, fit Oriol.

—Vous êtes de pauvres tapageurs, reprit dona Cruz, qui vida son verre d'un trait ; on ne vous entend pas seulement derrière cette porte.

NOTE

Nous regrettons de ne pouvoir donner à nos lectrices leur page de lecture habituelle, dans ce numéro. La cause est à l'absence prolongée de deux de nos typographes, dans l'atelier, ce qui nous force à retrancher un peu de matière.

Nous espérons qu'on voudra bien nous pardonner cette irrégularité, considérant la situation difficile où nous nous trouvons.

LA DIRECTION.

Nouvelles du District

Suite de la 2ième page.

Ces derniers viennent de Ripon, Ont. et se déclarent satisfaits du pays.

La semaine dernière, Mr W. Mercier achetait de Mr Philéas Morin sa troisième terre au prix de $1,100. M. Morin, nous dit-on, a l'intention d'ouvrir une boucherie auprès du village sur un lot qu'il s'est réservé.

Mr T. Massie a eu la douleur de perdre son enfant de 16 mois, dimanche, le 20 mai.

La maladie en retient plusieurs à la maison, la cause en serait, parait-il, au temps humide et pluvieux dont nous a gratifié la Providence la semaine dernière.

Le beau temps et la chaleur qui ont succédé à une semaine de pluie, ont transformé la nature. Ce n'est plus que verdure et tout fait prévoir une magnifique récolte, car le grain couvre déjà la terre et par la longueur et par la densité.

Le Rév. Père Lefebvre, O.M.I., de Dawson City, était de passage ici, en route pour Athabasca Landing. C'est le Rév. J. A. Normandeau, notre curé, qui l'y a conduit en deux jours, aller et retour.

LA MERE DE RIEL

Vient de mourir à l'age de 86 ans

Winnipeg, 21.—La mère de Louis David Riel, le chef des métis vient de mourir à l'âge de 86 ans, dans la petite ville franco-canadienne de Saint-Vital, située immédiatement au sud de la ville de Winnipeg. Le nom de famille de la défunte était Julie Lagimodière et elle se vantait avec beaucoup de fierté d'être la fille de la première femme blanche de la Nouvelle France née à l'Ouest des Grands Lacs. Son pére était venu de Montréal il y a environ un siècle, dans cette vallée de la Rivière Rouge, alors peu connu, pour le compte de la " Grande Compagnie." Son mari l'avait précédée dans la tombe, avant le soulèvement de 1885 et n'eut pas la douleur de voir l'exécution de son fils.

Madame Riel laisse deux fils et une fille.

Elle a été inhumée dans le cimetiére de St. Boniface.

Joyeux Anniversaire

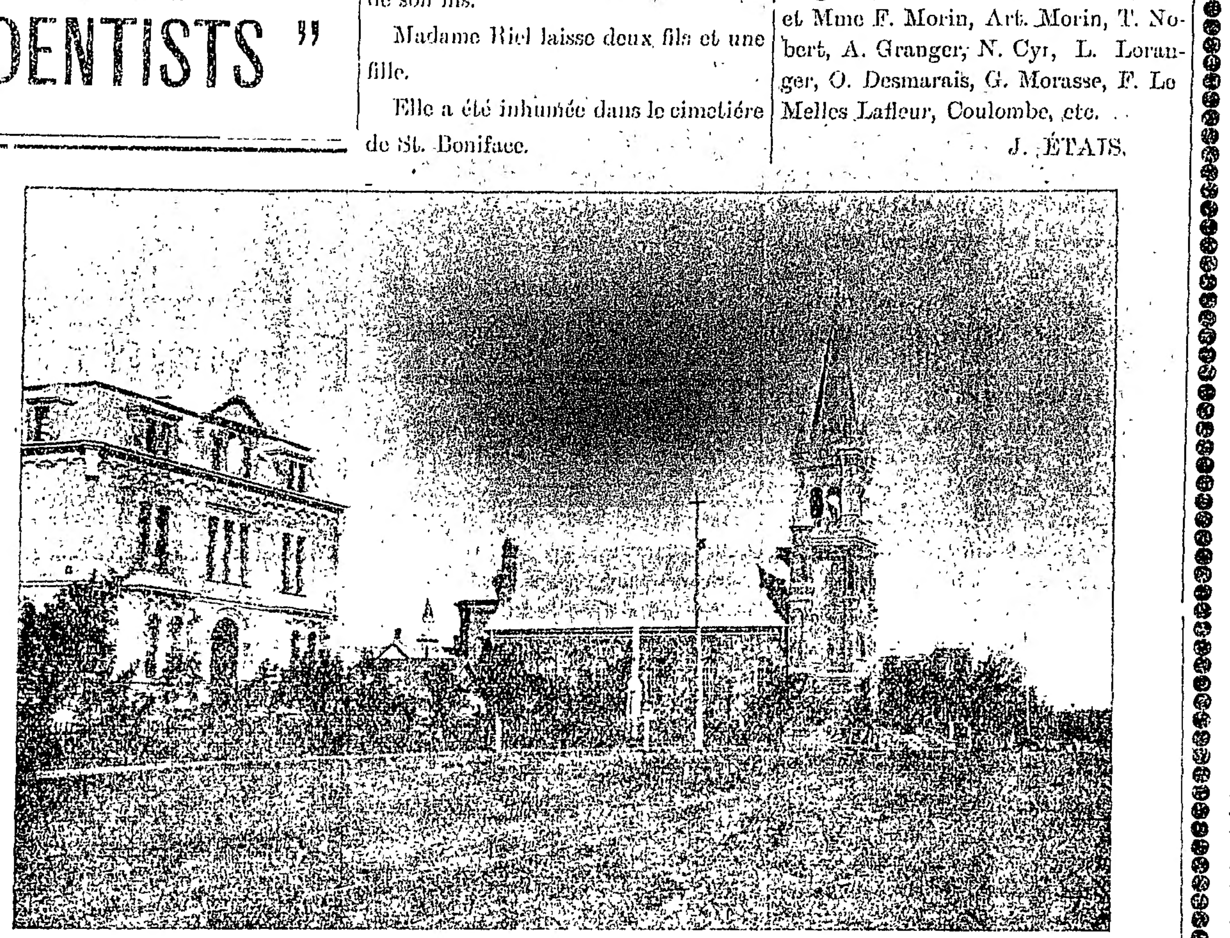
Nous avons eu une belle fête dimanche dernier chez M. Moise Courchesne, à l'occasion de l'anniversaire de naissance de Madame Courchesne. Un groupe nombreux de parents et d'amis assistait à cette fête qui fut des plus joyeuses.

En sus d'une jolie adresse qui fut lue par la petite Eva Gouin avec beaucoup de savoir faire, on présenta plusieurs cadeaux à Madame Courchesne.

Il est inutile de dire que la famille Courchesne a, comme toujours, su amuser tous les amis présents et faire goûter sa franche hospitalité.

Parmi les personnes présentes, nous avons remarqué : Mr et Mme O. Mireault, Mr et Mme O. Gouin, Mr et Mme N. Bélanger, A. Bélanger, Art. Bélanger, Mr et Mme E. Gagnon, Mr et Mme Duquette, Mr et Mme Sévigny, Mr et Mme Hébert, M. J. Colongeard, E. Gibault, H. Gibault, Mr et Mme F. Morin, Art. Morin, T. Nobert, A. Granger, N. Cyr, L. Loranger, O. Desmarais, G. Morasse, F. Le Melles Lafleur, Coulombe, etc.

J. ÉTAIS.



L'EGLISE CATHOLIQUE D'EDMONTON

Tribune Libre

Brosseau, 11 mai 1906

Monsieur l'Editeur
du COURRIER DE L'OUEST,

Ayant appris que sur certaines *informations ou correspondances*, vous avez publié que Mons. A. C. Larivière avait certains intérêts dans l'hôtel de cette localité, je tiens à dire au public que ce monsieur n'a aucun intérêt et n'a rien à faire avec cet hôtel.

En publiant ces lignes vous obligerez beaucoup,

Votre très humble serviteur,

LS NAP. DESPINS

Nous avons assisté, dimanche dernier, à la touchante cérémonie de la confirmation à l'église St-Joachim.

Sa Grandeur Mgr Légal fit une courte allocution, en anglais et en français, disant aux enfants qui allaient être confirmés toute la sainteté du sacrement de confirmation, leur demandant de toujours se souvenir du signe de la croix que ce sacrement leur mettait au front, afin de ne jamais rougir de leur foi ni de déserter le combat que chacun de nous a à soutenir contre les attaques du démon.

Nous ne savons au juste combien d'enfants ont été confirmés, mais il y en avait bien une centaine.

Le chœur s'était préparé spécialement pour cette fête, et la musique était magnifique.

—Est-ce vrai ? s'écrièrent nos roués humiliés.

Ils se croyaient de taille à empêcher Paris de dormir.

Chaverny contemplait dona Cruz avec admiration.

—Délicieuse, murmura-t-il, adorable.

Oriol voulut répéter ces mots, qui lui semblait jolis ; mais Nivelle se réveilla pour le pincer jusqu'au sang.

—Voulez-vous bien vous taire, dit-elle.

—Oui, ma charmante, répondit ledocile Oriol.

Il essaya de s'esquiver ; mais la fille du Misissipi le retint par la manche.

—A l'amende, fit-elle, une bleue.

Oriol tira son portefeuille et donna une action toute neuve, tandis que Nivelle chantonnait :

Car, aujourd'hui, la femme
Est hors de prix
A Paris !

Dona Cruz cependant cherchait des yeux le bossu. Son instinct lui disait que, malgré ses rebuffades, cet homme était un secret allié. Mais elle n'avait là personne à qui adresser une question. Elle dit seulement, pour savoir si le bossu avait accompagné Gonzague :

—Où donc est monseigneur ?

—Son carosse est de retour, répondit Peyrolles, qui rentrait : monseigneur donne des ordres.

—Pour les violons, sans doute ? ajouta Cidalise.

—Allons-nous vraiment danser ? s'écria la gitanita déjà rouge de plaisir.

—La Desbois et la Fleury lui jetèrent un dédaigneux regard.

—J'ai vu un temps, dit sentencieusement Nivelle, où nous trouvions toujours quelque chose sous nos assiettes quand nous venions ici.

Elle releva son assiette et reprit :

—Néant, pas le moindre grain de millet. Ah, mes belles, la régence baisse.

—La régence vieillit, appuya Cidalise.

—La régence se fane. Quand nous aurions eu chacune deux ou trois bleues au dessert, Gonzague en aurait-il été plus pauvre ?

—Qu'est-ce que des bleues ? demanda dona Cruz.

Que dire pour peindre la stupéfaction générale ? Figurez-vous, de nos jours, un souper à la Maison-Dorée, un souper composé de rats et de tortoniens, et figurez-vous une de ces dames ignorant ce que c'est que le Crédit mobilier. C'est impossible. Eh bien, la candeur de dona Cruz était tout aussi invraisemblable.

Chaverny fouilla précipitamment dans sa poche, où était la dot. Il prit une douzaine d'actions qu'il mit dans la main de la gitanita.

—Merci, fit-elle ; M. de Gonzague vous les rendra.

Puis, *éparpillant les actions devant* Nivelle et les autres, elle ajouta avec une grâce charmante :

—Mesdames, voilà votre dessert.

Ces dames prirent les actions, et déclarèrent que cette petite était détestable.

—Voyons, voyons, poursuivit dona Cruz, il ne faut pas que monseigneur nous trouve endormis. A la santé de M. le marquis de Chaverny. Votre verre, marquis.

Celui-ci tendit son verre, et poussa un profond soupir.

—Si vous saviez, murmura-t-il : si je pouvais vous dire...

Il but, et, *pendant cela,* Navailles s'écria :

—Prenez garde, il va nous expliquer *sa position.*

—Pas à vous, répliqua Chaverny : je ne veux pour auditeur que la charmante dona Cruz. Vous n'êtes pas dignes de me comprendre.

—C'est pourtant bien simple, interrompit Nivelle ; votre position est celle *d'un homme gris.*

Tout le monde éclata de rire. On crut que le gros petit Oriol allait étouffer.

—Morbleu, fit le marquis en brisant son verre sur la table, y a-t-il ici quelqu'un d'assez hardi pour se moquer de moi ? dona Cruz, je ne plaisante pas : vous êtes ici comme une étoile du ciel égarée parmi des lampions.

Bruyante protestation de ces dames.

—C'est trop fort, trop fort, dit Oriol.

—Tais-toi, fit Chaverny ; la comparaison ne peut blesser que les lampions. D'ailleurs, je ne vous parle pas, à vous autres. Je somme M. de Peyrolles d'arrêter vos indécentes vociférations, et j'ajoute qu'il ne m'a jamais plu qu'un instant en sa vie, c'est quand il était accroché au porte-manteau, il faisait bien.

Il eut un attendrissement involontaire, et ajouta, les larmes aux yeux :

—Ah, il faisait très bien. Mais, *pour en revenir à ma position...* s'interrompit-il en prenant les deux mains de dona Cruz.

—Je la sais sur le bout du doigt, *monsieur le marquis, fit la gitanita* : vous épousez cette nuit une femme charmante.

—Charmante ? interrogea le chœur.

—Charmante, répéta dona Cruz, jeune spirituelle, bonne, et n'ayant pas la moindre idée des bleues.

—Une épigramme ? fit Nivelle ; cela se forme.

—Vous montez en chaise de poste, continua dona Cruz en s'adressant toujours à Chaverny ; vous enlevez votre femme...

—Ah ! interrompit le petit marquis, si c'était vous, adorable enfant.

Dona Cruz lui emplit son verre jusqu'aux bords.

—Messieurs, dit *Chaverny avant de* boire, dona Cruz vient d'éclairer ma position : je ne l'aurais pas mieux fait moi-même. Cette position est romanesque.

—Buvez donc, fit la gitanita en riant.

—Permettez. Depuis longtemps déjà, je nourris une pensée...

—Voyons, voyons la pensée de Chaverny.

Il se leva et prit une pose d'orateur.

—Messieurs, dit-il voici plusieurs sièges vides. Celui-ci appartient à mon cousin de Gonzague, celui-ce au bossu ; ils ont été occupés tous deux, mais celui-là ?

Il montrait un fauteuil placé juste en face de celui de Gonzague, et dans lequel, en effet, depuis le commencement du souper, personne ne s'était assis.

—Voici la pensée que j'ai, poursuivit *Chaverny* : je veux que ce siège soit occupé, je veux qu'on y mette la mariée.

—C'est juste ! c'est juste ! cria-t-on de toutes parts : l'idée de Chaverny est raisonnable. La mariée ! la mariée !

Dona Cruz voulut saisir le bras du petit marquis ; mais rien n'était capable de le distraire.

—Que diable, grommela-t-il en se tenant à la table et la figure inondée de ses cheveux, je ne suis pas ivre, peut-être.

—Buvez et taisez-vous ! lui glissa *dona Cruz à l'oreille.*

—Je veux bien boire, astre divin ; oui. Dieu m'est témoin que je veux bien boire, mais je ne veux pas me taire. Mon idée est juste, elle découle de ma position. Je demande la mariée : car, écoutez donc, vous autres...

—Ecoutez, écoutez ! Il est beau comme le Dieu de l'éloquence.

Ce fut Nivelle qui s'éveilla tout à fait pour dire cela. Chaverny frappa du poing la table, et continua en criant plus fort :

—Je dis qu'il est absurde, absurde...

—Bravo, Chaverny. Superbe Chaverny.

—Absurde, je le dis, de laisser une place vide...

—Magnifique, magnifique. Bravo, Chaverny.

L'assistance entière applaudissait. Le petit marquis, faisait des efforts extravagants pour suivre sa pensée.

—De laisser une place vide, achevat-il en se cramponnant à la nappe, si l'on n'attend pas quelqu'un.

Au moment où une salve de bravos allait accueillir cette laborieuse conclusion, Gonzague apparut à la porte de la galerie et dit :

—Aussi, cousin, attend-on quelqu'un.

VIII

UNE PECHE ET UN BOUQUET

La figure de M. le prince de Gonzague parut à chacun sévère et même soucieuse. On posa les verres sur la table et le sourire s'évanouit.

—Cousin, dit Chaverny retombé au fond de son fauteuil, je vous attendais... pour vous parler un peu de ma position.

Gonzague vint jusqu'à la table et lui prit le verre qu'il était en train de porter a ses lèvres.

—Ne bois plus ! dit-il d'un ton sec.

—*Par exemple ! protesta Chaverny.*

Gonzague jeta le verre par la fenêtre et répéta :

—Ne bois plus.

Chaverny le regardait avec de gros yeux étonnés. Les convives se rassirent. La pâleur avait déjà remplacé sur plus d'un visage les belles couleurs de l'ivresse naissante. Il y avait une pensée qu'on avait tenue à l'écart depuis le commencement de cette fête, *mais* qui planait dans l'air.

L'aspect soucieux de Gonzague la ramenait.

Peyrolles essaya de se glisser vers son maître, mais dona Cruz le prévint.

—Un mot, s'il vous plait, monseigneur, dit-elle.

Gonzague lui baisa la main et la suivit à l'écart.

—Que veut dire cela ? murmura Nivelle.

—Je crois, ajouta Cidalise, que nous n'aurons pas les violons.

—Ce ne peut-être une *banqueroute,* insinua la Desbois : Gonzague est trop riche.

—On voit des choses si étranges ! répliqua Nivelle.

Ces messieurs ne se mêlaient point de l'entretien. La plupart avaient les yeux sur la nappe et semblaient réfléchir. Chaverny seul chantait je ne sais quel pont neuf grillard, et ne prenait point garde à cette sombre inquiétude qui venait d'envahir tout à coup le salon. Oriol grommela à l'oreille de Peyrolles :

—Est-ce que nous aurions de mauvaises nouvelles ?

Le factotum lui tourna le dos.

—Oriol ! appela Nivelle.

Le gros petit traitant se rendit à l'ordre *aussitôt, et la fille du Mississipi* lui dit :

—Quand le prince aura fini avec cette petite, vous irez lui dire que nous demandons les violons.

—Mais..., voulut objecter Oriol.

—La paix ! Vous irez, je le veux !

Le *prince n'avait pas fini* ; et, à mesure que le silence durait, l'impression de gêne et de tristesse devenait plus évidente. *Ce n'était pas une franche* gaieté que celle qui avait régné dans cet essai d'orgie. Si le lecteur a pu croire que nos gens se divertissaient de bon cœur, c'est que nous n'avons point réussi dans notre peinture. Ils avaient fait ce qu'ils avaient pu. Le vin avaient monté le diapason des voix et rougi les visages ; mais l'inquiétude n'avait pas cessé d'exister un seul instant derrière les *éclats de rire* de cette joie mensongère. Et pour la faire tomber à plat, toute cette allégresse factice, il avait suffi du sourcil froncé de Gonzague. Ce que le gros Oriol avait dit, tout le monde le pensait : il y avait de mauvaises nouvelles.

Gonzague baisa une seconde fois la main de dona Cruz.

—Avez-vous confiance en moi ? lui dit-il d'un accent paternel.

—Certes, Monseigneur, répondit la gitanita, dont le regard était suppliant ; mais c'est ma seule amie, ma sœur !

—Je ne sais rien refuser, chère enfant. Dans une heure, quoi qu'il arrive, elle aura sa liberté.

Suite à la 6ième page.

LE COURRIER DE L'OUEST

Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

P. E. LESSARD, Président — A. BOILEAU, Secrétaire-Trésorier — Hon. P. ROY, Directeur-Gérant

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.
PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toutes communications et lettres doivent être adressés :
LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 31 Mai 1906

LE CANADA EST PROSPERE

Dans les neuf années de pouvoir libéral il s'est accumulé un surplus de $64,300,063.

Un éloquent exposé de la politique du gouvernement actuel par le ministre des Finances.

Nous avons la bonne fortune de pouvoir donner à nos lecteurs, presqu'en entier, le discours magistral de l'Hon. M. Fielding, Ministre des Finances du Canada, qui montre bien la prospérité dont jouit notre pays sous le régime du Parti Libéral :

" C'est la dixième fois que j'ai l'honneur et le plaisir d'exposer à la chambre et au pays la situation financière du Canada et je suis heureux de pouvoir dire que la prospérité dont il m'a été si souvent donné de faire un rapide et intéressant tableau s'est encore continuée.

Si l'on prend d'abord le dernier exercice clos depuis la dernière session, 1904-05 on constate que les revenus ont à peu près atteint le chiffre des prévisions du dernier discours budgétaire ; l'augmentation du revenu sur celui de l'année précédente n'a été que de $512,055, c'est satisfaisant évidemment, mais cela n'atteint pas les progrès des années où le revenu augmentait par sauts et par bonds. D'ailleurs l'année 1904-05 a été une année de repos dans notre activité nationale, le pays reprenait ses forces pour un nouvel essort. Quant aux dépenses le résultat a été désappointant. La cloture de l'année fiscale ne correspond pas avec la cloture des comptes et nous avons reçu pour $17,000,000 de comptes entre la cloture de l'année et l'expiration du délai pour le règlement des comptes. Notre surplus en a été diminué, au lieu des 9 millions espérés le surplus n'a été que de $7,863,089 et l'augmentation de la dette a été d'environ 5 millions.

Dans les neuf années que les libéraux ont été au pouvoir, ils ont accumulé $61,300,165 de surplus, soit une moyenne de $7,144,462 et si l'on insiste pour porter les primes au compte du revenu consolidé, on trouve une moyenne de surplus de $6,526,233 par année pour les années de régime libéral.

Prenons maintenant l'année présente 1905-06. J'évalue, dit l'honorable M. Fielding, le revenu à $79,000,000, celui de l'année dernière a été de $71,882,772, il y aura donc une augmentation de $7,800,000. J'évalue les dépenses à $66,500,000, elles ont été l'année dernière de $63,319,682, il y aura donc une augmentation de $3,180,000. En mettant le revenu à 79 millions, la dépense à 66 millions et demi, on arrive avec un surplus de $12,500,000 le plus fort qu'on ait vu au Canada.

Si maintenant on évalue les dépenses au compte du capital au même montant que l'année dernière, soit $15,500,000, on arrive à un déboursé total de $82,000,000 contre lequel nous avons $79,000,000 de revenu et quelque $2,200,000 de fonds d'amortissement ce qui donnerait une augmentation de dette d'environ $8,000,000 cependant, tout ayant été mis au plus fort, il y a lieu d'espérer que l'année pourrait se terminer sans aucune addition à la dette du pays.

Arrivons maintenant à l'année qui va s'ouvrir 1906-07.

Ici, la comparaison est difficile et les prévisions sont embarrassantes à cause du changement qu'amène la modification dans la date de la cloture de l'année fiscale portée maintenant au 31 mars. Les estimés déposés portent la dépense ordinaire pour les 9 mois à $51,594,532 chiffre auquel il faut ajouter $16,342,012 pour dépenses au compte du capital comprenant $10,000,000 pour le Transcontinental. De plus il faudra encore ajouter à ceci probablement $2,000,000 encore d'estimés supplémentaires à venir.



Les revenus, en prenant pour base les résultats de l'année dernière pouvont être évalués pour les neuf mois à $57,015,562. Il y aura une revision du tarif, mais il n'est pas probable qu'elle affecte le revenu. En somme, on peut s'attendre à un surplus des recettes sur des dépenses proportionné aux années précédentes et qui viendra réduire, ce qui serait autrement une charge sur le trésor public.

On a beaucoup parlé des affaires de l'Intercolonial, il est bon d'en dire un mot ; en 1904 la ligne a donné un déficit de $900,000, en 1905, un déficit de $1,725,000, mais pour les 10 mois derniers le 30 avril, le déficit a été seulement de $115,705. Si cet excellent résultat est maintenu, ce sera un grand changement dans les affaires du chemin de fer, mais il faut espérer, et les représentants des provinces maritimes ont le droit d'espérer qu'il ne sera pas au détriment des facilités pour le peuple et pour les passagers.

Dans le ministère des postes, le régime des surplus inauguré par M. Mulock continue. L'année dernière, il était de $490,844, cette année ci, pour les 9 premiers mois de l'année, le surplus est de $747,880 et le ministre des postes promet pour l'année un surplus de $900,000. Cependant le ministre des postes ne doit pas croire que le pays est absolument anxieux de se créer des revenus avec ses postes, tout ce qu'il veut c'est de l'équilibre et le peuple devrait bénéficier du reste par une augmentation des facilités postales.

L'année 1904-05 n'a pas été excessivement favorable, surtout si on la compare aux précédentes, les importations ont augmenté de $5,000,000 et les exportations ont diminué de $7,500,000, surtout dans les produits des mines et de l'agriculture.

Mais l'année présente promet une revanche. Pour les 10 premiers mois de 1904-05 les importations totales ont été de $209,551,000, cette année pour la même période, elles sont de $230,345,000.

Les exportations pour cette période étaient l'année dernière de $162,389,000 et cette année elles sont de $205,380,000.

Les recettes de douane étaient l'année dernière pour 10 mois $33,747,000, cette année-ci, elles sont de $37,507,000.

Maintenant un bon moyen du juger du développement du Canada est de prendre son progrès sur divers points pour une période de dix années en chiffres ronds, par millions.

Ainsi, les importations totales ont subi la progression suivante : 1875, 123 millions ; 1885, 108 ; 1895, 110 ; 1905, 266 millions.

Exportation : 1875, 77 millions ; 1885, 89 ; 1895, 113 ; 1905, 203 millions.

Revenu consolidé : 1875, 24 millions ; 1885, 32 ; 1895, 53 ; 1905, 71 millions.

Dépenses fonds consolidé : 1875, 23 millions ; 1885, 35 : 1895, 38 ; 1905, 63 millions.

Dépenses totales: 1875, 32 millions; 1885, 49 ; 1895, 42 ; 1905, 78 millions.

Il est vrai que ces chiffres présentent une augmentation sensible de dépenses, mais il ne faut pas oublier que le gouvernement a profité de cette augmentation. Ainsi, si les dépenses ont augmenté de 83 p. c. dans les dix dernières années.

Le commerce total a augmenté de 100 p. c.

Le revenu consolidé de 100 pour cent.

Les dépôts dans les banques ont augmenté de 156 p. c.

Le trafic des chemins de fer a augmenté de 136 p. c.

Tout ceci démontre que les dépenses n'ont pas augmenté sans profit pour le pays.

Quant à la dette publique, on ne peut espérer administrer et faire marcher un pays comme le Canada sans augmenter la dette. De fait les réductions de dette sont bien rares. Dans le cours des neuf années qu'il a été au pouvoir le parti libéral n'a ajouté à la dette que $7,726,732.

Quel a été le résultat des opérations de ces neuf années sur la dette nette par rapport à la population du Canada ?

En 1895, la dette nette par tête était de $50.61. En 1905, en prenant le chiffre de population donné par le ministre de l'agriculture 5,616,969, la dette serait de $47.39 par tête, une diminution de $3.32 par tête.

Mais le chiffre de population ainsi fourni et notoirement inexact. Le 1901 à 1905 il alloue seulement une augmentation de population de 252,000 habitants quand il est venu dans cette période 472,000 personnes rien qu'en émigrants. En ajoutant l'augmentation naturelle il est bien permis de dire que la population actuelle du Canada est de 6 millions d'âmes, alors la dette nette par tête serait de $44.37 soit plus basse qu'elle n'a pas encore été depuis 30 ans.

Le gouvernement a eu la bonne fortune de n'avoir pas à s'adresser souvent au public pour obtenir des emprunts. En 1897, il a contracté un emprunt de $10,000,000 dans des conditions exceptionnelles à 2 1-2 p. c. Aucune colonie n'avait encore pu obtenir dans si bonne conditions, mais depuis, l'argent est devenu rare et plus cher et l'on a pu voir il y a quelques semaines la Russie contracter un emprunt de $430 millions à 6 p. c. Le reste des obligations du gouvernement a été rencontré avec les fonds disponibles et au moyen de Bons du Trésor dont il y a en ce moment pour $3,000,000 en circulation, avec en plus un découvert de $2,000,000 à la Banque de Montréal. Ceci constitue toutes les obligations flottantes du gouvernement actuellement. Mais il est indubitable qu'il va faloir pour rencontrer nos obligations futures, en particulier pour faire face aux besoins de construction du Transcontinental faire appel au marché monétaire aussitôt que les conditions seront favorables.

Une mesure a été passée à la dernière session pour la déportation de l'argent américaine, cette mesure a été mise en vigueur et jusqu'à présent, il a déposé $273,750 d'argent américain qui a été remplacé par de l'argent canadien.

Le premier ministre a annoncé que la revision du tarif serait remise à la prochaine session et il n'y a pas lieu de faire maintenant des changements au tarif.

Le privilège d'exemption de droits pour la machinerie propre à la fabrication du sucre de betteraves est prolongé de dix mois.

Le privilège d'exemption de droits pour l'importation des machineries propres à l'extraction de l'or d'alluvion au Yukon est prolongé juqu'au 31 décembre.

La compagnie du Grand Trunc avait demandé le privilège de pouvoir envoyer aux Etats Unis les vieux rails pour les faire repasser au laminoir et les employer a améliorer ses embranchements. Comme il n'y a pas au Canada d'usine faisant ce travail, le Grand Tronc Railway demandait le privilège de pouvoir faire entrer en franchise les rails ainsi refaits.

Le gouvernement n'a pas accédé à cette demande, mais il a décidé que la compagnie aurait le privilège de faire revenir des rails refaits au Canada en payant seulement 25 p. c. de la valeur du travail qu'on leur a fait subir aux Etats Unis et cela, aussi longtemps seulement qu'il ne se sera pas créé au Canada d'établissement pour faire ce travail. L'honorable M. Fielding a fait ensuite un exposé des travaux de la commission du tarif. " Nous espérons, a-t-il dit, préparer le travail de revision pendant la vacance, et le déposer à la session à moins qu'il ne se présente des retards qui nous forcent à changer nos plans.

Suite à la page 5.

A travers le Monde

L'Emprunt Russe

Après la conférence d'Algésiras et par mesure de représailles, le gouvernement allemand avait d'une façon tacite interdit aux financiers allemands de couvrir l'emprunt russe.

Le Kaiser ne pardonnait pas aux ministres russes leur attitude nettement francophile à Algésiras et il essayait de les en faire repentir en leur suscitant des embarras au sujet de l'emprunt.

Force a été au gouvernement russe le négocier tout l'emprunt sur le marché français. Les renseignements que l'on possède indiquent un succès bien plus considérable que celui que l'on espérait.

On estime que l'emprunt a été couvert 25 fois, c'est-à-dire que pour 240 millions de piastres demandés il a été inscrit 8 milliards. Comme il fallait verser 10%, les établissements de crédit ont reçu en numéraire, chèques ou virements sur la Banque de France environ 600 millions de piastres. La chambre syndicale des agents de change a versé 40 millions de piastres et l'on cite un banquier ne faisant pas partie du consortium qui pour sa part, aurait versé 25 millions.

Il ne faut pas perdre de vue que sur les 240 millions démandés, 160 millions étaient réservés par privilège aux possesseurs de bons du Trésor 1901. Cette partie de l'emprunt est donc constituée en titres réductibles.

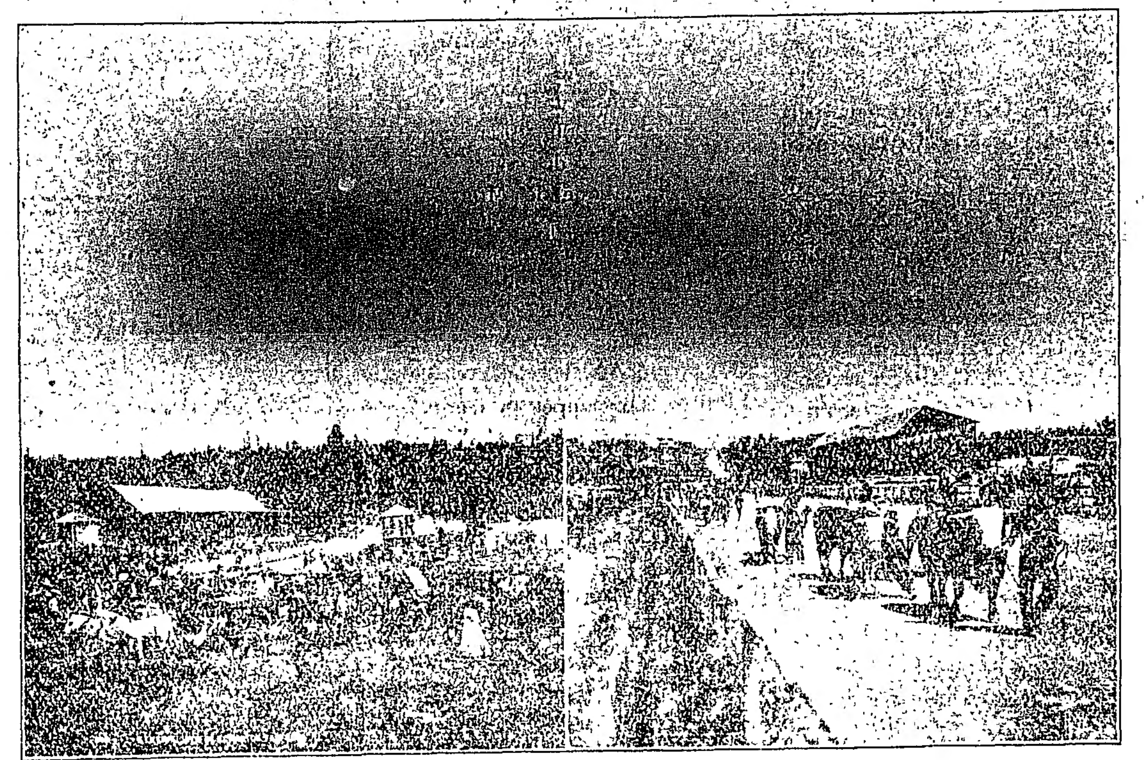
La différence, soit 80 millions, est sujette à réduction. Aussi les souscripteurs ne recevront-ils qu'une infime proportion de leurs demandes : les souscripteurs de un à cent obligations, recevront un obligation ; les souscripteurs de 101 obligations et au-delà recevront 1% de leurs demandes, les fractions ne donnant pas droit à une attribution.

On a remboursé les souscripteurs à raison de 95% de leurs versements.

En dehors du résultat financier qui est très remarquable, la facilité avec laquelle l'emprunt a été souscrit en France, fait voir que la situation politique intérieure de la Russie va s'améliorant sans cesse et sa situation extérieure est sensiblement la même vis-à-vis de la France.

Cela dissipe tout à fait le nuage soulevé par l'action du Kaiser auprès de Nicolas II qui si nos lecteurs s'en souviennent, avait fait craindre un moment un changement d'attitude du gouvernement russe vis-à-vis de la France.


NOS PREDECESSEURS


NOTRE EXPOSITION

A propos de la retraite du Comte de Witte.

Le Comte de Witte allègue, pour se retirer, sa santé affaiblie par un travail excessif. C'est aussi le motif donné par le tzar dans le rescrit relevant le premier ministre de ses fonctions. Ce rescrit est conçu dans les termes les plus élogieux et même les plus affectueux. Le Tzar loue le ministre démissionnaire de son activité, de sa persévérance.

" C'est à elle, dit-il, que le régime électoral nouvellement institué doit d'être aujourd'hui créé et prêt à être inauguré."

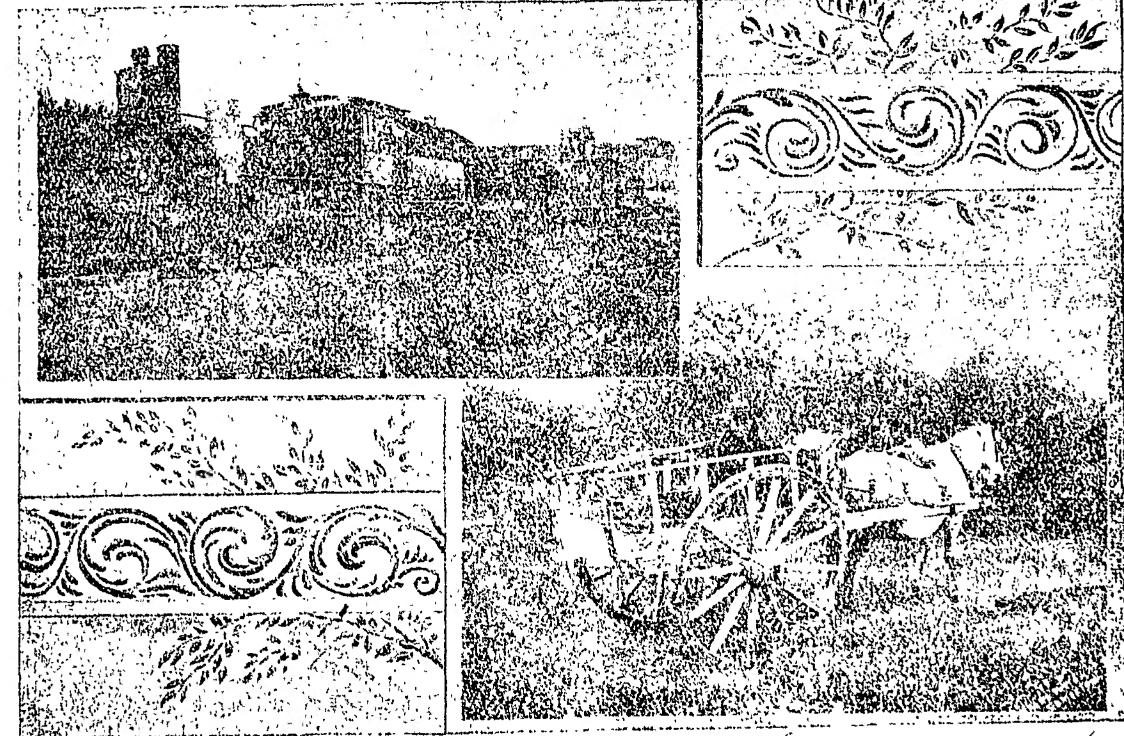
L'empereur le félicite du succès du dernier emprunt. Enfin il lui exprime " sa sincère reconnaissance " et cela déclare-t-il " du fond du cœur."

On sait quel fut depuis le début de la crise russe, l'idée du comte de Witte, et comment le ministre disgracié de 1903 redevint l'arbitre de la politique russe.

En 1903 son rôle paraissait fini. Après avoir tenu dans ses mains toute la vie économique et politique de son pays, il n'avait plus que le titre purement honorifique de président du Comité des Ministres ; mais la guerre et la révolution surviennent, on parle de réformes et, bientôt, un remarquable rapport sur la condition des paysans et le système agraire le ramène au premier plan. Puis s'ouvre la conférence de Portsmouth. M. de Witte, chargé de négocier la paix, triomphe diplomatiquement du Japon. L'heureux plénipotentiaire est nommé comte. Enfin, la révolution venant, le tzar l'appelle à la direction des affaires.

Il eût voulu orienter sa politique à gauche ; mais le rapport féal qu'il adressa à l'empereur, pour accuser le libéralisme des réformes ne fit que précipiter le mouvement révolutionnaire de Saint Petersbourg et de Moscou et ce premier mécompte pesa sur toute sa politique.

Il fut obligé de faire, chaque jour, une place plus large à la répression, les collaborateurs qu'il espérait se dérobèrent et il se vit réduit à une simple situation d'attente.


AVANT ET APRES

SOUVENIRS.

La mère de Louis Riel est morte et Gabriel Dumont, le lieutenant fidèle de son fils, vient d'expirer à Batoche.

Ces noms rappellent l'une des époques les plus pénibles de notre histoire : la révolte de 1885 et l'exécution du chef métis.

C'est dans l'été de 1884 que les métis décidèrent d'envoyer à Louis Riel des délégués pour le prier de revenir prendre leur cause en main. Riel demeurait alors à la mission St-Ignace, dans le Montana. Il avait été élu député de Provencher en 1873, après la mort de Sir George Etienne Cartier, et, encore qu'il eût été expulsé de la Chambre comme rebelle en 1874, il était tout naturel que les pauvres métis le considérassent comme leur chef naturel, cet homme avantagé d'une éducation de collège.

Gabriel Dumont était l'un des délégués. On a prétendu et on parait avoir prouvé qu'il était porteur d'une lettre écrite à Riel par le Père André, et que cette mission, plus que les résolutions de l'assemblée des métis, détermina le retour du malheureux.

Il est inutile de raconter à nouveau la série des évènements qui s'ensuivirent. L'agitation, d'abord pacifique, s'envenima rapidement de toutes les rancunes nées des injustices commises. Quoiqu'on ait dit, Riel voulait la modération et le calme : Gabriel Dumont, de son côté, était un impétueux, un violent ; il entraîna son chef.

Dans le mois de mars 1885, les métis étaient en révolte ouverte contre le gouvernement du Canada, entraînant dans leur aventure quelques bandes de sauvages Cris et Sioux dont les deux principaux chefs étaient Gros Ours et Poundmaker.

Dumont prenaient le commandement de cette poignée de métis soulevés et la rébellion du Nord-Ouest, commencée à Duck Lake, s'éteignait bientôt à Batoche sous les canons du général Middleton. Riel se rendit à son vainqueur : Gabriel Dumont parvint à s'échapper au Montana avec son ami Dumais.

***

Riel fut mis en accusation à Regina devant une cour présidée par le juge Richardson. Les principaux défenseurs étaient M. Chs. Fitzpatrick et M. F. X. Lemieux. M. T. C. Casgrain était l'un des représentants de la Couronne.

M. Fitzpatrick est aujourd'hui ministre de la justice, M. Lemieux est juge à Sherbrooke et M. Casgrain n'est plus rien.

Riel fut pendu le 16 novembre. Malgré les suppliques venues de toutes les parties du pays, malgré la protestation unanime de la province de Québec, le gouvernement de Sir John, intimidé par les menaces des loges orangistes, fit monter sur l'échafaud un pauvre halluciné.

Un cri d'indignation s'éleva de la province de Québec.

Le 22 novembre 1885, une assemblée monstre se tenait sur le Champ de Mars, à Montréal, et c'est là que Mercier commença, contre le parti conservateur cette campagne mémorable qui devait, douze mois après, culbuter le ministère bleu de Québec.

A la session suivante de la législature, sur la motion Riel, Mercier fit contre le gouvernement Ross ce réquisitoire célèbre qui n'a jamais été surpassé dans notre parlement local et qui fut le glas funèbre des bleus en même temps que l'hymne de victoire du parti national.

Coïncidence curieuse, le clou de la session fédérale fut aussi le discours de Sir Wilfrid Laurier sur cette même question. Ce discours est peut-être le chef-d'œuvre de l'éloquence parlementaire canadienne et ceux qui assistaient à cette séance mémorable, s'en rappellent comme au premier jour.

***

Bien des choses se sont passées depuis cette époque troublée. Un grand nombre de ceux qui ont joué un rôle important sont disparus : Sir John, Mercier, Chapleau et que d'autres encore. Le Nord-Ouest a changé de face, la prairie s'est peuplée et Batoche, le hameau qui vit la reddition de Louis Riel est une ville prospère.

C'est là qu'est mort Gabriel Dumont depuis longtemps réconcilié avec le pouvoir établi. Il y vivait heureux, en bon citoyen.

Avec lui s'éteint le dernier souvenir d'une époque qui, nous l'espérons, ne reviendra jamais. *Le Soleil.*

LE CANADA EST PROSPERE

Suite de la 4ième page

Cette revision ne comportera peut-être pas beaucoup de changements, mais repondra aux conditions actuelles. Nous espérons pouvoir réussir, aussi bien que par le passé à établir un tarif qui réponde aux besoins du pays et fournir encore une bonne période d'Activité au cours de laquelle les industries du Canada marcheront et prospèreront comme elles l'ont fait dans les neuf dernières années."

MM. Foster, Patterson et Cockshut ont également parlé, après quoi le discours du budget a été adopté sans vote.

LE BOSSU

OU

LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page),

—Est-ce vrai, cela, monseigneur ? s'écria dona Cruz toute joyeuse ; laissez-moi lui annoncer ce grand bonheur.

—Non, pas maintenant. Restez. Lui avez-vous dit mon désir ?

—Ce mariage ? Oui, sans doute ; mais elle a de vives répugnances.

—Monseigneur, balbutia Oriol, qu'un signe impérieux de la Nivelle avait mis en mouvement, pardon si je vous dérange, mais ces dames réclament les violons.

—Laissez, dit Gonzague, qui l'écarta de la main.

—Il y a quelque chose, murmura Nivelle.

Gonzague reprit en serrant les deux mains de dona Cruz :

—Je ne vous dis plus qu'un mot : j'aurais voulu sauver celui qu'elle aime.

—Mais, monseigneur, s'écria dona Cruz, si vous vouliez m'expliquer en quoi ce mariage est utile à M. de Lagardère, je rapporterais vos paroles à la pauvre Aurore.

—C'est un fait, interrompit Gonzague : je ne puis rien ajouter à mon affirmation. Pensez-vous que je sois le maitre des événements ? En tout cas, je vous promets qu'il n'y aura point de contrainte.

Il voulut s'éloigner ; dona Cruz le retint.

—Je vous en prie, dit-elle, donnez-moi la permission de retourner près d'elle. Vos réticences me font peur.

—En ce moment, répondit Gonzague, j'ai besoin de vous.

—De moi ? répéta la gitanita étonnée.

—Il va se dire ici des paroles que ces dames ne doivent point entendre.

—Et moi, les entendrai-je ?

—Non. Ces paroles n'ont point trait à votre amie. Vous êtes ici chez vous ; faites votre devoir de maîtresse de maison ; amenez ces dames dans le salon de Mars.

—Je suis prête à vous obéir, monseigneur.

Gonzague la remercia et regagna la table. Chacun cherchait à lire sur son visage. Il fit signe à Nivelle, qui s'approcha de lui.

—Vous voyez bien cette enfant, dit-il en montrant dona Cruz, qui restait toute pensive à l'autre bout du salon, tâchez de la distraire, et faites qu'elle ne prête pas attention à ce qui va se passer ici.

—Vous nous chassez, monseigneur ?

—Tout à l'heure on vous rappellera. Il y a dans le petit salon une corbeille de mariage.

—J'ai compris, monseigneur. Nous donnez-vous Oriol ?

—Non, pas même Oriol. Allez.

—Mes belles petites, dit la Nivelle, voici dona Cruz qui veut nous amener voir la toilette de la mariée.

Ces dames se levèrent toutes à la fois et entrèrent précédées par la gitanita, dans le petit salon de Mars, qui faisait face au boudoir où nous avons vu naguère les deux amies. Il y avait, en effet, dans le petit salon une corbeille de mariage. Ces dames l'entourèrent.

Gonzague donna un coup d'œil à Peyrolles, qui alla fermer la porte derrière elles. A peine la porte fut-elle fermée, que dona Cruz s'en rapprocha ; mais la Nivelle courut à elle et la ramena par la main.

—C'est à vous de nous montrer tout cela, bel ange, dit-elle ; nous ne vous tenons pas quitte.

Dans le salon, il n'y avait plus que des hommes. Gonzague vint prendre place au milieu d'un silence profond. Ce silence même éveilla le petit marquis de Chaverny.

—Eh bien ! eh bien ! fit-il, où sont ces dames ?

Et, comme personne ne répondait :

—Je me souviens, murmura-t-il en se parlant à lui-même, que j'ai vu deux ravissantes créatures dans le jardin. Mais dois-je vraiment épouser l'une d'elles, ou n'est-ce qu'un rêve ? Ma foi ! je n'en sais rien. Cousin, interrompit-il brusquement, il fait lugubre ici ! je vais avec les dames.

—Reste ! ordonna Gonzague.

Puis, promenant son regard sur l'assemblée :

—Avons-nous notre sang-froid, messieurs ? demanda-t-il.

—Tout notre sang-froid, lui fut-il répondu.

—Pardieu ! s'écria Chaverny, c'est toi, cousin, qui as voulu nous faire boire !

Il avait raison. Le mot sang-froid avait ici pour Gonzague une signification purement relative. Il lui fallait des têtes échauffées et des bras sains. Excepté Chaverny, tout le monde était à point.

Gonzague avait déjà regardé le petit marquis en secouant la tête d'un air mécontent. Il consulta la pendule et reprit :

—Nous avons juste une demi-heure pour causer. Trêve de folies ; je parle pour vous, marquis.

Celui-ci, au moment où Gonzague lui avait ordonné de rester, s'était rassis, non sur un siège, mais sur la nappe.

—Ne vous inquiétez pas de moi, mon cousin, dit-il en prenant la gravité des ivrognes ; souhaitez seulement que personne ici ne soit plus gris que moi. Je suis préoccupé de ma position : c'est tout simple.

—Messieurs, interrompit Gonzague, nous nous passerons de lui s'il le faut. Voici le fait. En ce moment, une jeune fille nous gêne, entendez-vous ? nous gêne tous ; car nos intérêts sont désormais unis bien plus étroitement que vous ne pensez ; on peut dire que votre fortune est la mienne, et j'ai pris mes mesures pour que le lien qui nous unit fût une véritabe chaine.

—Nous ne saurions tenir de trop près à monseigneur, dit Montaubert.

—Certes, certes, fit-on.

Mais il n'y avait pas d'élan.

—Cette jeune fille..., reprit Gonzague.

—Puisque les circonstances semblent s'aggraver, dit Navailles, nous avons le droit de chercher la lumière. Cette jeune fille enlevée hier par vos hommes est-elle la même que celle dont on parlait chez M. le régent ?

—Celle que M. de Lagardère avait promis de conduire au Palais-Royal ? ajouta Choisy.

—Mademoiselle de Nevers, enfin ? conclut de Nocé.

On vit Chaverny changer de visage. On l'entendit répéter tout bas et d'un accent étrange :

—Mademoiselle de Nevers !

Gonzague fronça le sourcil.

—Que vous importe son nom ? dit-il avec un mouvement de colère ; elle nous gêne, elle doit être écartée de notre chemin.

On fit silence. Chaverny prit son verre ; mais il le déposa sans avoir bu. Gonzague poursuivit :

—J'ai horreur du sang, messieurs amis, autant et plus que vous. L'épée ne m'a jamais réussi. En conséquence, je ne veux plus de l'épée ; je suis pour la douceur. Chaverny, je dépense cinquante mille écus et les frais de ton voyage pour garder la paix de ma conscience.

—C'est cher, grommela Peyrolles.

—Je ne comprends pas, dit Chaverny.

—Tu vas comprendre. Je laisse une chance à cette belle enfant.

—Est-ce mademoiselle de Nevers ? demanda le petit marquis reprenant machinalement son verre.

—Si tu lui plais... commença Gonzague au lieu de répondre.

—Quant à cela, interrompit Chaverny en buvant, on lui plaira.

—Tant mieux. En ce cas, elle t'épousera de son plein gré.

—Je ne le veux pas autrement, dit Chaverny.

—Ni moi non plus, fit Gonzague, qui avait aux lèvres un sourire équivoque. Une fois marié, tu amènes ta femme au fond de quelque province, et tu fais durer la lune de miel éternellement, à moins que tu ne préfères revenir seul, dans un temps moral.

—Et si elle refuse ? demanda le petit marquis.

—Si elle refuse, ma conscience ne me reprochera rien, elle sera libre.

Gonzague baissa les yeux malgré lui en prononçant ce dernier mot.

—Vous disiez, murmura Chaverny, qu'elle n'avait qu'une chance. Si elle accepte ma main, elle vit ; si elle refuse, elle est libre. Je ne comprends pas.

—C'est que tu es ivre, répliqua sèchement Gonzague.

Les autres gardaient un silence profond. Sous ces lustres étincelants qui éclairaient les riantes peintures du plafond et des murailles, parmi ces flacons vides et ces fleurs fanées, je ne sais quelle sinistre impression planait.

De temps en temps, on entendait le rire des femmes dans le salon voisin. Ce rire faisait mal. Gonzague seul avait le front haut et la gaieté aux lèvres.

—Vous, messieurs, reprit-il, je suis sûr que vous me comprenez ?

Personne ne répondit, pas même ce coquin endurci, M. de Peyrolles.

—Il faut donc une explication, continua Gonzague en souriant ; elle sera courte, car nous n'avons pas le temps. Posons d'abord l'axiome de la situation : l'existence de cette enfant nous ruine de fond en comble. Ne prenez pas ces airs sceptiques ; cela est. Si demain je perdais l'héritage de Nevers, après demain nous serions en fuite.

—Nous ? se récria-t-on de toutes parts.

—Vous, mes maîtres, repartit Gonzague, qui se redressa ; vous tous, sans exception. Il ne s'agit plus de vos anciennes péccadilles. Le prince de Gonzague a suivi la mode : il a des livres comme le moindre marchand, vous êtes tous sur les livres du prince de Gonzague. Peyrolles sait arranger admirablement ces choses-là. Ma banqueroute entraînerait votre perte complète.

Tous les regards se tournèrent vers Peyrolles, qui ne broncha pas.

—En outre, poursuivit le prince, après ce qui s'est passé hier... Mais point de menaces, interrompit il ; vous êtes liés solidement, voilà tout, et vous me suivrez dans l'adversité comme des compagnons fidèles. Il s'agit donc de savoir si vous êtes bien pressés de me donner cette marque de dévouement ?

On ne répondit point encore. Le sourire de Gonzague devint plus ouvertement railleur.

—Vous voyez bien que vous me comprenez, dit-il ; avais-je tort de compter sur votre intelligence ? La jeune fille sera libre. Je l'ai dit, je le maintiens, libre de sortir d'ici, d'aller où bon lui semblera, oui, messieurs. Cela vous étonne ?

Tous les yeux stupéfaits l'interrogaient. Chaverny, buvait lentement et d'un air sombre. Il y eut un long silence. Gonzague emplit pour la première fois son verre et ceux de ses voisins.

—Je vous l'ai dit souvent, messieurs mes amis, reprit-il d'un ton léger, les bonnes coutumes, les belles manières, la poésie splendide, les parfums exquis, tout cela nous vient d'Italie. On n'étudie pas assez l'Italie. Ecoutez, et tâchez de profiter.

Il but une gorgée de champagne, et continua :

—Voici une anecdote de ma jeunesse ; douces années qui ne reviennent plus. Le comte Annibal Canozza, des princes Amalfi, était mon cousin, un joyeux vivant, ma foi, et qui fit avec moi plus d'une équipée. Il était riche, très-riche. Jugez-en : il avait, mon cousin Annibal, quatre châteaux sur le Tibre, vingt fermes en Lombardie, deux palais à Florence, deux à Milan, deux à Rome, et toute la célèbre vaisselle d'or des cardinaux Allaria, nos oncles vénérés. J'étais l'héritier unique et direct de mon cousin Canozza ; mais il n'avait que vingt-sept ans et promettait de vivre un siècle. Je ne vis jamais plus belle santé que la sienne. Vous prenez froid, messieurs mes amis ; buvez, je vous prie, une rassade pour vous remettre le cœur.

On obéit : on avait besoin de cela.

—Un soir, poursuivit M. le prince de Gonzague, j'invitai mon cousin Canozza à ma vigne de Spolète, un site enchanteur, et des treilles, ah, quelle

INDICATEUR

Ville d'Edmonton

MAIRE : Chas. May.

CONSEILLERS : J. R. Boyle, R. Manson, T. Bellamy, J. H. Picard, Latta, W. A. Griesbach, R. Mays, Smith.

COMMISSAIRES DE LA CITÉ : Geo. Kinnaird, H. Hargreaves, Chas May.

SECRETAIRE-TRÉSORIER : Geo. Kinnaird

CHEF DE POLICE : Sergent Evans

CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU : M. Davidson.

CHEF DU BUREAU MÉDICAL : Dr Braithwaite

MAITRE DE POSTE : Alex. Taylor

REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS : St George Jellett

MAGISTRATS : J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade

SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR : Frank Osborne

District

MEMBRE DU SÉNAT : Hon. Dr P. Roy.

DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA L'Hon. Frank Oliver.

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉ LÉGISLATIVE L'Hon, C. W. Cross

COUR SUPRÊME D'ALBERTA, JUGE EN CHEF ; L'Hon. Arthur Sifton

JUGE RÉSIDENT, , L'Hon. Juge Scott

SOUS-GREFFIER, Alex. Taylor

SOUS-SHÉRIF, W. S. Robertson

SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION : A. Harrison

RÉGISTRATEUR : George Roy

CORONER : Dr Braithwaite

OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE : H. Young

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-Gouverneur : Hon. M Bulyea

PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT : DU CONSEIL EXÉCUTIF : L'Hon. A. C. Rutherford

PROCUREUR-GÉNÉRAL ; L'Hon. C. W. Cross

SECRÉTAIRE PROVINCIAL ; L'Hon. W. Th. Finlay

TRESORIER PROVINCIAL : L'Hon. A C. Rutherford

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : L'Hon. W. H. Cushing

MINISTRE DE L'AGRICULTURE : L'Hon W. Th. Finlay

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE L'Hon. A.C. Rutherford

SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : John Stocks

SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE : George Harcourt

ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL : Woods

SOUS-TRESORIER PROVINCIAL (par interim) : J. T. Mutrie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL (par interim) : Geo. Harcourt

SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; D. S. MacKenzie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL : H. W. Hunsfield Riley

AUDITEUR PROVINCIAL ; E. W. Burley

REGISTRAIRE DES MARQUES DE ; COMMERCE : J. R. C. Honeyman

ASSEMBLEE LEGISLATIVE

ORATEUR : C. W. Fisher

COLLÈGES ÉLECTORAUX	DÉPUTÉS
Athabaska	F. Bredin
Banff	C. W. Fisher
Calgary	W. H. Cushing
Cardston	J. W. Woolf
Edmonton	C. W. Cross
Eturgeon	J. R. Boyle
Gleichen	Ch. Stewart
High River	
Innisfail	J. A. Simpson
Lacombe	W. H. Puffer
Leduc	R. T. Telford
Lethbridge	Dr De Veber
Macleod	McKenzie
Medecine Hat	W. T. Finlay
PEACE RIVER :	J. Brick.
Pincher Creek	J. T. Marcellus
Ponoka	J. R. McLeod
Red Deer	J. T. Moore
Rosebud	C. D. Hiebert
Stony Plain	J. A. McPherson
Strathcona	A. C. Rutherford
St Albert	H. W. McKenny
Vermillon	McCauley
Victoria	F. A. Walker
Wetaskiwin	A. S. Rosenroll

SOCIETE DE COLONISATION D'ALBERTA

OFFICIERS

PRES.-HON. : Hon. J. D. Rolland

PRÉSIDENT : J. H. Picard

VICE-PRÉSIDENT : J. H. Gariépy

SECRÉTAIRE : Wilfrid Gariépy

DIRECTEURS : Dr P. Roy, P. E. Lessard, O. Tessier, F. X. Boileau et D. Thibaudeau

Adresse Postale : Tiroir "A", Edmonton, Alberta, Canada.

Le secrétaire repondra volontiers à toute demande de renseignements sur le pays.

treilles. Nous passâmes la soirée sur la terrasse, humant la brise parfumée, et causant, je crois, de l'immortalité de l'âme, Canozza était un stoïcien, sauf le vin et les femmes. Il me quitta frais et dipos, par un beau clair de lune. Il me semble le voir encore monter dans son carosse. Assurément, il était libre, n'est-ce pas ? bien libre d'aller, lui aussi, où bon lui semblerait, à un bal, à un soupar, il y a de tout cela en Italie, à un rendez-vous d'amour, mais libre aussi d'y rester...

Il acheva son verre. Et, comme tous les yeux l'interrogeaient, il termina :

- Le comte Canozza, mon cousin, usa de cette dernière liberté : il y resta.

Un mouvement se fit parmi les convives. Chaverny serra son verre convulsivement.

--Il y resta, répéta-t-il.

Gonzague prit une pêche dans une corbeille de fruits, et la lui jeta. La pêche resta sur les genoux du petit marquis.

=Etudis l'Italie, cousin, reprit Gonzague.

Puis, se ravisant :

=Chaverny, continua-t-il, est trop ivre pour me comprendre, et c'est peut-être tant mieux ; étudiez l'Italie, messieurs.

En parlant, il roulait des pêches à la ronde. Chaque convive en avait une, Puis il dit d'un ton bref et sec :

=J'avais oublié de mentionner cette circonstance frivole : avant de me quitter, le comte Annibal Canozza, mon cousin, avait partagé une pêche avec moi.

Chaque convive déposa précipitamment le fruit qu'il tenait à la main. Gonzague emplit de nouveau son verre. Chaverny fit de même.

=Etudiez l'Italie, répéta pour la troisième fois le prince : là seulement on sait vivre. Il y a cent ans qu'on ne se sert plus du stylet idiot. A quoi bon la violence ? En Italie, par exemple, vous désirez écarter une jeune fille qui fait obstacle sur votre route, c'est notre cas, vous faites choix d'un galant homme qui consent à l'épouser et à l'amener je ne sais où. Très-bien ; c'est encore notre cas. Accepte-t-elle, tout est dit. Refuse-t-elle, c'est son droit, en Italie comme ici ; alors vous vous inclinez jusqu'à terre, demandant pardon de la liberté grande. Vous la reconduisez avec respect. Tout en la reconduisant, par galanterie pure, vous lui faites accepter un bouquet...

Ce disant, M. de Gonzague prit un bouquet de fleurs naturelles au surtout qui ornait la table.

=Peut-on refuser un bouquet ? poursuivit-il en arrangeant les fleurs. Elle s'éloigne, libre assurément tout comme mon cousin Annibal, d'aller où bon lui semblera, chez son amant, chez son amie, chez elle, mais libre aussi d'y rester.

Il tendit le bouquet. Tous les convives reculèrent en frémissant.

=Elle y reste ? fit Chaverny entre ses dents serrées.

=Elle y reste, prononça froidement Gonzague, qui le regardait en face.

=Chaverny se leva.

- Ces fleurs sont empoisonnées ! s'écria-t-il.

=Assieds-toi, fit Gonzague en éclatant de rire ; tu es ivre.

Chaverny passa sa main sur son front, qui dégouttait de sueur.

- Oui, murmura-t-il, je dois être ivre. S'il en était autrement...

Il chancela. Sa tête tournait.

IV

LE NEUVIEME COUP

Gonzague promena sur les convives un regard de maitre.

- Il n'a pas la tête à lui, murmura-t-il, je l'excuse ; mais, s'il en était un parmi vous...

- Elle acceptera. balbutia Navailles pour l'acquit de sa conscience ; elle acceptera la main de Chaverny.

Ceci était assurément une protesta- bien timide. C'était peu. Les autres n'en firent pas même autant. La menace de ruine avait porté. La honte est comme les morts de Burger, qui vont vite. Et surtout en ces siècles trafiquants que la chute est rapide et profonde.

Gonzague savait qu'il lui était désormais permis de tout oser. Ces gens étaient tous ses complices. Il avait une armée. Gonzague remit le bouquet à sa place.

- Assez sur ce sujet, dit-il, nous sommes d'accord. Il est quelque chose de plus grave. Neuf heures ne sont point encore sonnées.

=Monseigneur a-t-il appris du nouveau ? demanda Peyrolles.

=Rien. J'ai seulement pris mes mesures ; tous les abords du pavillon sont gardés. Gauthier Gendry, avec cinq hommes, défend l'entrée de la ruelle. La Baleine et deux autres sont au dehors de la porte du jardin. Lavergne et cinq hommes font sentinelle dans le jardin. Au vestibule, nous avons nos domestiques en armes.

=Et ces deux drôles ? demanda Navailles.

---Cocardasse et Passepoil ? Je ne leur ai point donné de poste. Ils attendent comme nous, ils sont là.

Il montrait l'entrée de la galerie, où l'on avait éteint les lustres lors de son arrivée. La porte de la galerie était grande ouverte depuis ce même instant.

---Qui attendent-ils et qui attendons-nous ? demanda tout à coup Chaverny, dont l'œil morne eut un éclair d'intelligence.

---Tu n'étais pas là hier, quand j'ai reçu cette lettre, cousin ? dit Gonzague.

---Non, qui attendez-vous ?

---Quelqu'un pour remplir ce siège, répliqua le prince en montrant le fauteuil resté vide depuis le commencement du souper.

---La ruelle, les jardins, le vestibule, l'escalier, tout cela plein d'estafiers ! prononça Chaverny avec un geste de mépris, tout cela pour un seul homme ?

---Cet homme s'appelle Lagardère, dit Gonzague avec une emphase involontaire.

---Lagardère ! répéta Chaverny.

Puis, se parlant à lui-même :

---Je le hais ! ajouta-t-il ; mais il m'a tenu sous lui, renversé, et il a eu pitié de moi.

Gonzague se pencha pour l'écouter mieux, et secoua de nouveau la tête. Puis il se redressa :

---Messieurs, dit-il, pensez-vous que les précautions prises soient suffissantes ?

Chaverny haussa les épaules et se mit à rire.

---Vingt contre un ! murmura Navailles, c'est honnête !

---Parbleu ! s'écria Oriol rassuré par le compte de cette formidable garnison, nous n'avions pas peur.

---Pensez-vous, reprit Gonzague, que vingt hommes pour l'attendre, le surprendre, le saisir vivant ou mort, ce soit assez ?

---Trop, monseigneur ! c'est trop ! s'écria-t-on de toutes parts.

---Alors, vous me répondez d'avance que nul ne me reprochera d'avoir manqué de prudence ?

---Je me porte caution pour cela, s'écria Chaverny ; ce qui me manque, ce n'est pas la prudence.

-- J'avais besoin de ce témoignage, dit Gonzague ; et maintenant, voulez-vous que je vous dise mon avis, à moi ?

---Dites, monseigneur, dites !

Ils s'étaient remis à boire. M. le prince de Gonzague se leva.

---Mon avis, prononça-t-il d'une voix lente et grave, c'est que rien n'y fera, rien. Je connais l'homme. Lagardère a dit : " A neuf heures, je serai parmi vous." A neuf heures, nous verrons Lagardère face à face, je le sais, j'en jurerais. Il n'y a pas d'armée qui puisse empêcher Lagardère de venir au rendez-vous assigné. Descendra-t-il par la cheminée ? sautera-t-il par la fenêtre ? surgira-t-il du plancher ? Je ne sais. Mais, à l'heure dite, ni avant ni après, nous le verrons s'asseoir à cette table.

---Pardieu ! s'écria Chaverny, qu'on me le donne, mais homme contre homme.

---Tais-toi, interrompit Gonzague durement, je n'aime les combats de nain à géant qu'à la foire. Cette conviction est chez moi si profonde, messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les autres convives, que tout à l'heure j'éprouvais la trempe de ma rapière.

Il dégaîna et fit plier sa lame d'acier souple et brillante.

---L'heure vient, acheva-t-il en regardant la pendule du coin de l'œil ; faites comme moi. Je vous engage fort à ne compter que sur vos épées.

Tous les regards suivirent le sien, et interrogèrent le cadran de la magnique pendule à poids qui grondait dans sa caisse de bois de rose. L'aiguille allait marquer neuf heures. Les convives coururent prendre les épées déposées ça et là sur les meubles.

---Qu'on me le donne ! répétait Chaverny ; seul à seul !

---Où vas-tu ? demanda Gonzague à Peyrolles, qui se dirigeait vers la galerie.

---Fermer cette porte, répondit le prudent factotum.

---Laisse cette porte. J'ai dit qu'elle resterait grande ouverte, grande ouverte elle restera.

---C'est un signal, messieurs, continua-t-il en s'adressant aux convives en s'adressant aux convives en armes. Si les deux battants se referment, réjouissez-vous ; cela voudra dire : " L'ennemi a succombé." Mais, tant qu'ils restent ouverts, veillez.

Peyrolles se mit au dernier rang avec Oriol, Taranne et les financiers. Auprès de Gonzague se tenaient Choiry, Navailles, Nocé, Gironne, tous les gentilshommes. Chaverny était de l'autre côté de la table et le plus près de porte. Ils avaient tous l'épée à la main. Tous les regards etaient avidement fixés sur la galerie sombre.

Certes, cette attente inquiète et solennelle donnait une grande idée de l'homme qui allait venir. La pendule eut ce grondement que rendent les rouages à l'instant où l'heure va sonner.

---Vous y êtes, messieurs ? dit Gonzague. l'œil sur la porte.

---Nous y sommes ! fut-il répondu tout d'une voix.

Ils venaient de se compter. Le nombre fait souvent le courage.

Gonzague, qui avait la pointe de son épée fichée dans le parquet, prit son ver- sur la table, et dit d'un air fanfarone au moment même où sonnait le premier coup de neuf heures :

---A la santé de M. de Lagardère ; le verre d'une main, l'épée de l'autre !

Il leva son verre.

---Le verre d'une main, l'épée de l'autre ! répéta le choeur sourd.

Puis ils restèrent muets, la tasse emplie jusqu'aux bords, la brette au poing. Ils attendaient, l'oeil au guet, l'oreille attentive. Pendant ce grand silence, un bruit de fer se fit au dehors. L'horloge sonnait lentement. Elle fut un siècle à tinter ses neuf coups. Au huitième, ce bruit de fer qui avait lieu au dehors cessa. Au neuvième, les deux battant de la porte se refermèrent brusquement. Il y eut un hourra prolongé. Les épées s'abaissèrent.

---A Lagardère mort ! cria Gonzague.

---A Lagardère mort ! répétèrent les convives en vidant leur verre d'un trait.

Chaverny seul ne bougea point et garda le silence. Mais on vit tout à coup Gonzague tressaillit au moment où il portait son verre à ses lèvres. Au milieu de la chambre, les capes et les manteaux entassés sur le bossu oscillèrent et se soulevèrent. Gonzague ne songeait plus au bossu. Il ignorait, d'ailleurs, la fin de sa folle équipée. Gonzague avait dit : " Je ne sais pas s'il sautera par la fenêtre, s'il tombera par le cheminée ou s'il surgira du sol ; mais, à l'heure, dite, il sera parmi nous." A la vue de cette masse qui remuait, il s'arrêta de boire et tomba en garde. Un éclat de rire sec et stident sortit de dessus les manteaux.

---Je suis des vôtres, fit une voix grêle ; me voici, me voici !

Ce n'était pas Lagardère.

Gonzague se prit à rire et murmura :

---C'est notre ami le bossu.

Celui-ci sautilla sur ses pieds, saisit un verre, et, se mêlant aux buveurs qui trinquaient :

---A Lagardère le poltron ! fit-il ; le poltron aura su que j'étais ici : il n'aura pas osé venir !

(A continuer)

NOTES LOCALES

L'installation des bureaux du Can. Nor. Ry. dans l'édifice Norwood sera bientôt complètement terminé et on espère qu'ils seront ouverts dans une couple de jours. Les messieurs qui prendront charge des différents départements sont en ville depuis quelques temps. Ce sont MM. Wm. E. Dunn, agent des billets ; W. S. Colter, agent des terres et de l'immigration ; Thom. Henderson, télégraphiste et agent de l'Express.

Ces nouveaux bureaux du Can. Nor. Ry., une fois terminés seront les plus jolis du genre qui soient dans l'Ouest.

Mons. Wilfrid Gariépy est allé lundi, au Fort Saskatchewan pour assister aux séances de la Cour.

Le bureau de MM. Beck, Emery & Newell a été transporté sur la rue MacDougall, dans l'édifice temporaire du Canada Permanent Mortgage Corporation.

La bâtisse de la Banque Impériale a été achetée par M. J. H. Picard qui la fera transporter sur une de ses propriétés sur la quatrième rue.

La Banque Impériale a déménagé ses bureaux dans l'édifice Gallagher, pour d'ici à ce que sa nouvelle bâtisse soit construite.

R. D. McDonald, voyageur de la maison Robert C. Wilkins, de Montréal, est à Edmonton ces jours-ci.

Mons. J. L. Lessard, marchand du Lac Labiche, est à Edmonton depuis une couple de jours. Il a fait le voyage du Lac Labiche à Edmonton en sept jours. M. Lessard passera quelque temps ici et partira ensuite pour un voyage dans l'Est.

Un nouveau magasin de fer s'ouvrira dans quelques jours dans la nouvelle bâtisse, en face de l'édifice Empire.

Les nouveaux marchands sont deux jeunes gens autrefois à l'emploi de la maison Révillon Frères, MM. Lundy & McLeod.

Le forgeron Musselman a déménagé sa boutique sur la troisième rue, vis-à-vis les entrepôts de A. McDonald & Co.

MM. A. Gareau et J. Cantin ont ouvert un salon de barbier sur la deuxième rue, en face de la manufacture de tentes et matelas.

Madame Dr de L. Harwood est arrivée ces jours derniers à Edmonton.

Le Dr vétérinaire T. D. Jeffry et son frère sont deux nouveaux arrivés dans le pays, venant des Etats-Unis de l'Ouest. Le docteur a l'intention de pratiquer ici.

M. Alex. Dow, un canadien venant du Montana, est entré à l'emploi du Queen's Hotel.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce des " New York Dentists " paraissant en troisième page. Ces dentistes sont, nous dit-on, des professionnels très capables à qui nous souhaitons tout le succès qu'ils méritent.

Petites Annonces

AVIS—Mr. A. Riopel, de Morinville, désire informer le puble qu'il se chargera de faire des ventes à l'encan. Conditions faciles. Satisfaction garantie. S'adresser

A. Riopel, Morinville

PRESSE A FOIN. M. E. LOISEAU de Morinville est possesseur d'une presse à foin et désire informer les cultivateurs des environs qu'il se chargera de presser leur foin à des prix raisonnables.

ACCORDEUR DE PIANOS. M. G C. Jones, de la maison Astley-Jones Piano & Organ Co., accorde les pianos de nos musiciens depuis sept ou huit ans. Avez-vous besoin de faire accorder le vôtre ?

Boulanger, Monsieur Joseph Roy, de Morinville, désire informer le public de cet endroit que son installation est à peu près terminée et qu'il sera prêt dans quelques jours à remplir toutes les commandes qu'on voudra bien lui donner, en fait de patisseries et confiseries.

Servante demandée — Pour maison privée : bons gages. S'adresser au journal.

Forgeron demandé — Pour le village de Beaumont, Alta. Bon poste. S'adresser au Courrier de l'Ouest— Edmonton, Alts.

A Vendre — Un engin de 16 chevaux-vapeur-marque Sayer-Massey.
Un séparateur " Pearless,"
Un broyeur " Crocher, "
Une scie ruban et une scie ronde de même que tous les accessoires allant avec ces machineries.
Conditions et autres informations s'adresser à Louis Labbé, Rivière qui Barre, Alta.

15-6-07